

Voigt venait d'édifier la Nouvelle-Pinacothèque de Munich. A ceux qui peuvent ne pas connaître ce musée d'art moderne de la capitale de la Bavière, disons que l'architecte, au lieu de percer les jours de côté, avait imaginé un mode d'éclairage plus rationnel en faisant tomber la lumière d'en haut, de manière à la répartir uniformément et, pour ainsi dire, sans contraste d'ombre. Il fut décidé de remplacer les fenêtres, sur les murs extérieurs, par des fresques décoratives et l'on pensa à Kaulbach pour ce travail. Le sujet de ces fresques, lequel devait assez naturellement se présenter à l'esprit, était l'histoire, sous forme allégorique, du développement des beaux-arts sous le règne du roi Louis. Certes, la tâche est toujours épineuse de faire du grand art et à plus forte raison de l'art lyrique, quand il s'agit de célébrer des événements contemporains et dont les héros portent nos habits étriqués, d'une forme absolument antiesthétique. Kaulbach n'hésita cependant pas à accepter la mission qui lui était offerte; nul mieux que lui, du reste, n'était à même de surmonter les difficultés de l'entreprise. Au lieu de les vaincre ces difficultés, de les briser et de chercher à s'élever dans les sereines régions de la poésie, l'artiste se laisse entraîner par ses penchants humoristiques, ses instincts railleurs, et se raptisa lui-même tout en voulant rabaisser ses rivaux.

Ignorait-il à cette époque les procédés de la peinture à fresque? c'est ce que nous pouvons affirmer. Toujours est-il que Kaulbach esquissa seulement ses compositions sur toile, fit les maquettes, que Nilson exécuta ensuite sur le mur dans les proportions exigées. Quand les fresques furent découvertes, ce fut un *tolle* général. L'on s'attendait à voir, sous une forme quelque peu solennelle, une apothéose de la période historique qui avait marqué une véritable restauration des arts en Allemagne et spécialement en Bavière. Mais de la surprise on passa à la stupéfaction, de la stupéfaction à la colère mêlée d'indignation, lorsqu'on s'aperçut que, tout au contraire de l'apothéose, l'incorrigible railleur avait fait la satire de l'art officiel et national, en la personne de ses plus illustres représentants, y compris son maître, à lui, le grand Cornélius. Il y ridiculisa en même temps la raideur, la gravité empesée qui est le fond du caractère allemand, et pour lesquels il professait la même antipathie que l'auteur du *Reisebilder*.

Kaulbach avait peut-être attribué à ses compatriotes plus de tolérance qu'ils en ont réellement. Bien que l'on puisse être tout